

Notice Biographique

Le Cap^{ne} Jⁿ J^{re} Blanc.

Les notes biographiques et épitaphiques
ont été recueillies par M^r Louis
Régis de la barrière même de
son père Jean Pierre Blanc sur
la maison fronton, elle ont été
transcrites sur le papier vers
1880. M^r Louis Régis est décédé
environ 10 ans après en 1889
la même année que la sœur Mme
Régis et quelques mois après
elle.

Jean Pierre Blanc naquit à la Cote
vers l'année 1753. Fils de Marin, il
fut élevé pour continuer l'état de
son père, et entra dans la marine de
très bonne heure, comme simple novice
(ou bouff). Il navigua avec son père
M^r Blanc, dit Saint Di nouy. Ce
surnom lui avait été donné par ce que
ce loup de Nicer ne sachant pas prononcer
un seul juron, usait habituellement
dans ses moments d'impatience de
cette curieuse expression (en français :
Sainte de nom). Notre aïeul fit
donc son apprentissage de marin sous
la conduite de son père qu'en termes
familiers nous pourrions désigner comme
la Crème des honnêtes gens. Il nous
a raconté quelques épisodes de sa vie
de Marin, ce qui nous fait regretter

de ne pas avoir les mémoires
Complets de cette vie active et
accidentée d'aventures plus ou moins
tragiques parmi des circonstances
assez plaisantes.

Au commencement de sa carrière,
il faisait avec son père les voyages
Océaniques tantôt en Syrie et tantôt
à Constantinople où dans la mer
Noire. Il fallait à cette époque
être armé d'une façon assez sérieuse
de fusils, de Canons et de sabres
pour se défendre contre les pirates
Grecs. Les masques, les pillages
à bord des navires qui se laissaient
surprendre étaient assez fréquents;
aussi faisait-on bonne garde à
bord du navire que commandait
le Cap^{ne} Blanc.

Pendant une nuit sombre, vers
le détroit des Dardanelles le

navire filait silencieusement petit à petit
lorsqu'une longue embarcation
montée, avec de nombreux rameurs
est aperçue se dirigeant de manière
à Croiser le Navire; ordre est donné
immédiatement. Tout le monde sur
le pont, le cri vive des marins
est prononcé à l'aide du porte-voix
à trois reprises différentes; point
de réponse. Il était temps d'arriver.
C'était un pirate, son silence et
sa manœuvre le donnaient assez à
comprendre. Par précaution le
Cap^{ne} Blanc ordonne une manœuvre.
Le Navire fait une petite évolution
pour gagner un peu plus de vitesse
et fait mine en même temps de
s'éloigner de l'embarcation suspecte
laquelle suit le mouvement dans
l'intention d'aborder le Navire.

Une dernière fois sommation est
faite sans succès.

faite à l'embarcation qui continuait
à garder le silence et à naviguer
sur l'objet de ses convoitises. Il
fallait, à tout prix, empêcher ces
pirates de monter à bord, les dépouilles
étaient prises, le navire poussé par
la brise avait pris son élan, et au
moment où l'embarcation se présentait
sur le travers de l'avant pour lancer
son monde à bord, le navire fait
une évolution, prend l'embarcation
par le flanc et la coupe en deux.
Cela, mais un peu trop tard les
pirates recouvraient la voix: on
les laissa se débrouiller comme ils
purent; ces gens-là ne devaient
pas monter à bord.

A cette époque le principal élément
de flit était le Coton du Levant
et notre ayeul nous racontait la
peine que l'on se donnait pour
+ l'ap. barre sous le vent comme pour un
de bord

compléter le chargement d'un navire
les retards dans la remise de la
Marchandise annoncée; C'étaient
alors, des exclamations de la part
de notre bis-ayeul qui témoignait
de son mécontentement dans son
langage provençal et avec son
énergie habituelle, par sa réclamation
« Eh lou Coton, morquienne; tant
de' Rouy ». Le Coton n'arrivait
pas assez tôt et le navire attendait
M^{re} P^{re} Blanc avait fait son
apprentissage de Marin, il pouvait
prendre le Commandement d'un
navire; Mais la guerre était
déclarée entre la France et l'Angle-
terre, la marine royale fit un
appel d'officiers auxiliaires parmi
les Marins Marchands; M^{re} P^{re}
Blanc fut placé à bord d'une
frégate armée au port de Coton

et qui devait Croiser sur les Cotes de la Méditerranée. Il y avait à bord un nombreux équipage et plusieurs jeunes aspirants qui appartenaient à des familles nobles et haut placées. Ces jeunes gens Débutaient dans la Carrière, c'était le cas de les aguerrir et de leur faire gagner des titres pour les pousser dans la Carrière Maritime.

Cependant l'heure du Combat arriva, il fallut se mettre en ligne et repousser un vaisseau Anglais qui paraissait vouloir tenter un Débarquement sur la Côte. Le brutal bas de Combat fut suivi de la Canonade qui dura le temps nécessaire pour dégoûter le navire Anglais de son entreprise. Le Vaisseau était trop fort pour

que l'on tentât de le prendre à l'abordage, mais le but était rempli, le Navire mal-muni par l'attaque de la frigate française ne voulut pas continuer le Combat et renonça à son projet, il profita d'une brise favorable pour se dérober et disparaître au plus vite. Le Commandant fit alors l'appel pour constater la présence des hommes et relever le nombre des Morts et des blessés. L'équipage s'était bien conduit, les officiers auxiliaires avaient courageusement fait leur devoir; quant aux jeunes aspirants, plusieurs d'entre eux n'avaient jamais vu le feu auparavant; ils finirent bellement boulevrés par la Canonade, par le choc des boulets ^{tantôt} anglais qui perçaient les cloisons et faisaient voler le bois en éclats.

et tantôt passaient en soufflant-couper
les Cordages quand ils n'emportaient
pas quelque bras ou quelque tête,
qu'ils en faisaient comme annuaires.
Un de ces jeunes gens fut retrouvé
dans le four de la Cuisine. Le
Commandant complimenta son
équipage passé en revue, il
remarqua l'officier Blanc auquel
Dourmagi dit-il, que ce soit un
noturier. Cependant le Commandant
fit son rapport, déclarant que
tout l'équipage s'était conduit
avec bravoure, puis il dressa
l'état de ceux qui s'étaient distingués
plus particulièrement. Dans cette
catégorie, ne se trouvaient que les
jeunes héritiers de Robbesse y compris
celui que l'on avait sorti du four
de Cuisine.

Qui sortit du Service du roi,
le 9^e Blanc était en état de
Commander, son père lui Ceda la
place et se retira de la Mer; les
voyages du brant furent continués.
Le Cap^{te} Blanc jouissait de toute
la Considération qui pouvait lui
Donner son état; en outre, la bonne
réputation de son père, la sienne et
l'ancienneté des relations le plaçaient
en première ligne. Cette situation
favorable lui fut très souvent utile.
Un jour à Constantinople, il fut
Mordu par un chien, ce chien sans
doute, n'était pas enragé, mais
Comment en avoir la Certitude,
Donc grand émoi au Consulat, le
Médecin était là, et sans perdre
de temps il va, dit-il, lui faire un
pansement sublime. Mais auparavant
il demande au Cap^{te} Blanc D.

lui dote sur l'honneur s'il n'a
pas eu de Malade Contagieuse, le
Cap^{ne} lui en donne l'assurance, alors
le Chirurgien se penche vers la jambe
blessée et aspire tout le sang avec sa
bouche jusqu'à ce que la plaie soit
entièrement dégorgée; elle fut ensuite
panseé et l'événement n'eut pas
de suites. Il fallait ~~un~~ grand
Dévouement de la part du Chirur-
gien pour faire un pareil traitement.

A cette époque le Commerce
de la France se développait vers
l'Amérique; le N^o Orleans
Philadelphie et le Canada attiraient
de nombreuses expéditions de
Marchandises et le port de Nouvelle
Orléans prit part à ce Nouveau Trafic.
Le Cap^{ne} Blane fut envoyé
dans ces parages; il fit plusieurs
voyages sur divers points de

Nord Amérique. Dans une de
ces ~~expériences~~ il eut le Malheur de faire
Naufrage sur une Côte sauvage
et de tomber entre les Mains des
Naturels du pays. Le désastre arriva
en lui pendant la Nuit, la
Navire avait été brisé sur les rochers,
~~et~~ l'équipage avait pu avec
grand peine s'embarquer dans la
Chaloupe avec quelques provisions
et quelques fusils, et gagner la
Côte au Milieu de la Nuit, après
de vives fatigues. Une fois à
terre ils amassèrent leur embarcation
se couchant sur le sable en attendant
le jour et s'endormirent d'un
profond sommeil. Mais le jour
paraissait à peine que les Naturels
s'étant aperçus d'un naufrage
et s'étant rendus en foule sur le
rivage, quand nos marins s'éveillèrent

ils se virent entourés d'une
Centaine de jeunes hommes armés
de flèches et de lances les menaçant
s'ils faisaient quelque mouvement
de les percer de Corps. Il n'y
avait pas moyen de résister,
Car les Sauvages s'étaient déjà
emparés de l'embarcation et
en avaient enlevé tout ce qui s'y
trouvait. Quel parti fallait-il
prendre? La Soumission était
pour le Moment la seule chance
de Salut; mais la réputation de
ces peuplades n'était pas rassurante
étaient-ils des Anthropophages? —
Nos Marins furent amenés dans
l'intérieur et enfermés dans une
enceinte difficile à franchir et
d'ailleurs surveillée par les naturels.
Les Argoïques de nos marins
furent gracieusement lorsqu'ils eurent

la Certitude d'être en la possession
de Mangeurs de Chair humaine.
Trois des marins les plus jeunes
et les plus gras servirent de
pâtures à Ces Sauvages, de 12
qu'ils étaient ils furent donc réduits
à 9, les trois autres comme nous
l'avons dit étaient devenus Chair
de boucherie pour ces êtres barbares
et faisaient les aliments d'un
grand festin accompagné de Danse
et de cris suivant l'habitude
de ces peuplades.
Le Cap^{ne} Blanc désespéré
de son impuissance cherchant un
moyen de Salut pour ses hommes
et pour lui, fit des efforts pour
se faire Comprendre par les sauvages
et réussit à se faire conduire
devant le grand Chef et de se
faire remettre un des 3 ou 4
+ ce devant être des Caraïbes très probablement.

fusils Sauvés Du Naufrage
avec de la poudre et du plomb.
Ils va les Surprendre et les étonner
attendu que ces gens-là ne paraissent
~~pas connaître~~ ^{l'usage} des armes à feu.
A peine l'arme fut-elle entre les
mains du Cap^{te} que les Sauvages
qui étaient avec le Chef l'entourèrent
il se trouva donc au milieu d'un
grand Cercle Dont tous les hommes
avaient les yeux fixés sur lui
et suivaient tous ses mouvements
avec une Curiosité surprenante.
Le Cap^{te} Charge son arme avec soin
et quand il est prêt, il montre au
Chef un gros perroquet perché sur
une branche d'arbre, ~~et~~ met en
joue son arme et presse la Détente
aussitôt au bruit de la détonation
tous nos Sauvages se prosternent
à terre sous l'impression de la peur

grande terreur. Le Capitaine
s'approche Du Chef le fait rasseoir
en le rassurant et à la voir Du
Chef tous les autres sauvages se
relèvent aussi et vont ramasser
le perroquet qui est tombé mort
ils se le font passer de mains
en mains et chacun veut voir
l'animal foudroyé par l'homme
Blanc. Dès ce moment les 9
hommes restant de l'équipage furent
sauvés, les Indigènes crurent
que le pouvoir de foudroyer était
un Don spécial et naturel à ces
hommes blancs et le Chef résolut
d'en tirer parti Dans une lutte
qu'il avait à soutenir contre
un de ses voisins: il chercha donc
à l'attirer l'amitié Du Cap^{te}
Blanc, ~~et~~ les Matelots furent
aussi très bien traités mais surveillés

de près pour qu'ils ne s'échap-
passent pas - Quelques jours
après la tribu partit en guerre
Le Cap^{ne} Blanc fut conduit
avec les guerriers, il avait avec
lui ses fusils de la poudre et des
balles et fut placé sur un point
Culminant; le Combat Commença
les guerriers qui étaient en avant
font semblant de battre en
retraite, les ennemis les poursuivent
si bien qu'ils arrivent à portée de
Coup que le Cap^{ne} Blanc
va leur porter; en effet la fusillade
Commence et tout aussitôt la terreur
est dans leurs rangs, ils fuient
en désordre sont poursuivis et
mis en pièces. La victoire fut
Complète et Célébrée par un
grand festin dont la chair des
ennemis fit le principal aliment

L'étonnement Du Chef fut grand
lorsqu'il vit que le Cap^{ne} refusait
de prendre part à cet atroce festin.
Cependant il voulut s'attacher
davantage son prisonnier le
faire entrer dans la famille et
le présenter à la tribu comme
un Chef. Mais les préoccupations
Du Cap^{ne} le conduisaient à un autre
but. Il fallait tromper ces sauvages
et leur cacher le désir que l'on avait
de s'échapper de leurs mains, il fallut
pour cela de la patience et du temps.
Enfin le Moment arriva où la
désiance s'étant un peu assoupie,
nos marins purent faire en secret
des préparatifs de départ; favorisés
par quelques intelligences qu'ils avaient
Le Minager, ils purent obtenir
des provisions, leurs armes, et par
une nuit obscure s'embarquer

dans leur chaloupe et gagner la haute mer; après trois ou quatre jours de navigation dirigée en vue de rencontrer quelque navire de passage, ils furent recueillis par un Navire Américain qui les débarqua dans un port de Commerce. D'où ils purent regagner la France après 8 Mois d'épreuves de tous genres.

Le Cap^{ne} Blanc rentré dans sa famille ne tarda pas à reprendre la Mer. A cette époque la navigation nécessitait des dispositions particulières sans l'aménagement d'un navire. C'était à l'époque de la guerre avec les Anglais. Les Armateurs de Marseille avaient fait construire un Navire à trois mats qu'ils avaient appelé le Singe. Ce Navire dont la quille avait été

préparée pour un fort tonnage par sa longueur, fut réduit en largeur des proportions moins fortes en largeur tout en conservant sa même longueur; on en avait fait un vrai Corsaire. Le Cap^{ne} Blanc reçut le commandement du Navire et la Gestion de la Cargaison.

Le Singe était armé en guerre et avait 100 hommes d'équipage il devait aller à la Nouvelle Orléans avec une riche Cargaison de diverses marchandises et surtout de soieries de Lyon. Le Cap^{ne} avait ordre de se défendre en cas d'attaque mais autant que possible d'éviter le Combat et de porter sa Marchandise à destination. Il était aussi, pourtant commis pour la Course et devait à

l'occasion profiter de ses avantages pour faire bonne prise sur l'ennemi sachant cela ne pourrait pas nuire à ses opérations.

Le Cap^{re} Blanc fit plusieurs voyages heureux; favorisé par sa marche exceptionnelle il franchissait rapidement les croisières anglaises. Un jour il était près d'arriver sur les Côtes de France où d'un pays. Bientôt, lorsque l'on aperçut un navire anglais qui paraissait se diriger sur la route du "Singe". De suite les préparatifs de combat sont faits et l'on se rapproche. Le "Singe" aurait pu s'éloigner, mais il ne craignait pas de se mesurer avec ce navire qui ne paraissait pas redoutable; il laissa donc arriver sur le navire anglais, dresse son pavillon de

France et lâche une bordée. Aussitôt l'anglais se voyant en danger baissa son pavillon en signe de soumission. Le Cap^{re} Blanc met une embarcation à la mer avec un nombre d'hommes armés suffisant, les quels, à moitié nuit, abordent à la rame le navire anglais et le prennent à l'abordage sans aucune résistance de sa part. C'était un navire de transports anglais qui aurait pu faire résistance. Mais à la vue du navire et de ses Canons et de ses hommes qu'il paraissait avoir il le prit pour un Croiseur des plus forts et n'osa pas résister. De peur d'être coulé bas ou écrasé et pris à l'abordage la seule embarcation fut suivie d'une seconde et le navire déclaré de bonne prise.

et conduit dans un port neutre
monté. La seule embarcation
par des hommes presque nus, à l'aller
retourna à bord du Singe après la prise
de possession, les hommes avaient
revêtu des Uniformes rouges. L'officier
Anglais ne voulant pas retourner nus
comme ils étaient partis.

Dans un autre voyage Le Cap^{te}
Blanc fut surpris par la tempête
dans la Méditerranée et, rejeté sur les
côtes de Corse et obligé de jeter
l'Ancre en vue d'un port de Sicile.
Cette ville était ~~occupée~~ mais des anglais
situation ignorée du Cap^{te} Blanc.
Aussitôt qu'il fut aperçu par les marins
du port, grand émoi parmi eux;
Les Anglais croient voir une bonne
occasion de faire une prise. Le Singe
avait son pavillon arboré. Les Anglais
se hâtent de préparer une attaque

ils montent à bord d'un de leurs
navires qui n'était ^{x complètement} pas armé; faut
de mieux; ils embarquent des ~~munitions~~
à la hâte et sortent du port pour
présenter le Combat ou exiger la
reddition; ils ne s'attendaient pas à
la résistance, le Navire battu par la
tempête avait calé une partie de
ses Mâts, fermé les Sabords, tout était
masqué; et il ne paraissait pas de
force à soutenir une lutte. Cependant
le Cap^{te} Blanc le voyant arriver
le laisse venir à distance et prend
ses dispositions. Son adversaire
était une grande Corvette montée par
une quarantaine d'hommes à faire peur
au premier aspect; mais la plupart
de ces hommes venaient avec la
Confiance de prendre le Navire sans
Combat et d'avoir leur part de
prise. Au premier signal de

Le ventre fait par l'Anglais
Le « Singe » décourage ses subordonnés
et Commence la ~~Camerade~~,
L'Anglais riposte de même, mais
elle ne dura pas longtemps, l'Anglais
avait épuisé ses munitions,
Croyant avoir affaire avec un navire
marchand ordinaire, il n'avait
pas embarqué de munitions
suffisantes pour livrer un
combat sérieux. Le vent l'avait
amené facilement, mais il ne
pourrait rentrer facilement au
port le vent étant contraire, il
fut donc obligé de briser pavillon
et de se rendre. Le Navire Anglais
et tout son équipage furent
conduits à Gènes où l'on fit au
Cap^{te} Blanc une ovation des
plus enthousiastes. Le navire pris
était à peu près le double plus

fort que le « Singe » et les circonstances
de cette prise avaient fait sensation
dans le pays.

Cependant le Cap^{te} Blanc
continuerait ses voyages avec des
chances heureuses; il fréquenterait
plusieurs ports de Nord-Amérique.
Un jour il était à Boston, où les
affaires commerciales de la cargaison
le retenaient tandis qu'elle appartenait
le Navire à Philadelphie. Le Navire
dut partir pour Philadelphie sous
le Commandement du second Cap^{te}
et M^r Blanc resta à Boston pour
terminer les opérations. Quand il
eut fini il se mit en route pour
rejoindre son navire. Il dut se
procurer un cheval, se munir de
tous les renseignements possibles
et des recommandations nécessaires
pour traverser ces pays neufs et

Couvert de forêt. Il avait
à choisir entre deux routes, l'une
plus longue mais plus sûre, la
seconde plus courte, mais beaucoup
plus dangereuse, à travers la forêt
et avec le danger de rencontrer des
troupe de Maraudeurs indigènes.

Le plus grand danger naissait de
la division qui séparait le pays
en deux parties ennemies: parti anglais
parti français et si le Cap^{ne} tombait
entre les mains du parti Anglais, il
courrait le risque d'être massacré.

Cependant le Cap^{ne} Blanc était
pressé, il choisit sans hésiter la
plus ^{courte} ~~dangereuse~~ des deux routes, muni
de recommandations il devait tous
les Soirs arriver chez un habitant
qui lui donnerait l'hospitalité
il voulait atteindre rapidement Philadelphie
où les Sings l'attendaient. Le voilà
donc à cheval et en route.

Le 1^{er} jour tout alla bien, il fut
reçu cordialement. à la première
habitation qui lui avait été indiquée
et repartit le lendemain en de très
bonnes dispositions. Il était en route
depuis plusieurs heures et traversait
une grande forêt en méditant sur
ses opérations, il était profondément
plongé dans ses réflexions, lorsqu'
tout d'un coup il se voit entouré
par une trentaine d'indigènes
à cheval qui lui présentent la
pointe de leurs lances et l'interpellent
en Mauvais Anglais: « Qui es-tu
Anglais ou Français? » à ces mots
le Cap^{ne} Blanc surpris éprouva
un moment d'indécision, mais
enfin sa franchise l'emporta et
sans plus d'hésitations il répondit
« Eh bien... je suis français. »
Aussitôt les lances se redressèrent

le Chef de la troupe s'approche
Du Cap^m Blanc lui fait à
la manière les plus grandes démon-
strations d'amitié : « Où vas-tu ?
nous aussi nous sommes français
nous voulons t'accompagner pour
qu'il ne t'arrive pas de mal. En
vas à Philadelphie, nous y allons
aussi pour voir les ^{grandes} prouesses de
notre grand papa (le roi de France). »
Ainsi se termina cette aventure qui
pourrait avoir été d'un dénouement
désagréable pour le Cap^m Blanc si
les indigènes avaient été d'un
parti Anglais comme leur langage
pouvait le faire croire. En cela
le Cap^m fut entraîné par sa
franchise naturelle à dire la vérité
et bien lui en prit, il put continuer
son voyage avec son escorte
il arriva à Philadelphie et reprit

le Commandement de son navire.
Les Voyages Du Cap^m Blanc
étant si avantageux pour la maison
de Marseille ils furent continués ; le
Nell orléans était un débouché continué
pour les Marchandises riches, le Cap^m
s'était fait des amis dans cette ville
il y jouissait d'une certaine
Considération. Invité dans toutes les
réunions, il allait fréquemment aux
Fêtes du gouvernement. On y
jouait gros jeu, les louis d'or, les
doublons couraient sur le tapis ; le
Cap^m Blanc n'était pas joueur, un
fois pourtant, il fut obligé par
Considération pour la Société au
Milieu de laquelle il se trouvait
chez le gouverneur de basarder une
pièce d'or. Il croyait faire un
sacrifice, mais la chance fut en
sa faveur il gagna et n'en perdit

se retirer le sort le favoris
si bien qu'en peu de temps
il se vit maître d'une somme
très importante, son chapeau dans
lequel il mettait son bénéfice était
plein de pièces d'or. Il ne voulait
pas faire une spéculation, il
ne voulait pas se retirer dans ces
conditions, il attendait que la chance
eut tourné et ce ne fut qu'après
avoir perdu la majeure partie de
ce qu'il avait gagné qu'il abandonna
la table de jeu avec la ferme
volonté de ne pas renouveler une
expérience où l'on pouvait perdre une
somme considérable de même qu'il
avait gagné et perdu en peu de temps.

Il assista chez le gouverneur à
une fête qui l'intéressa beaucoup
et dans laquelle il eut occasion de
être le spectateur d'une scène fort

divertissante.

Le Gouverneur attendait l'arrivée
d'un chef de tribu très influent;
il voulut donner une fête à son
occasion, et il invita toutes les
personnes notables. Le Cap^{te} Blanc
était au nombre des invités; tout
se passait en grand appareil. Le
gouverneur et les officiers étaient en
grande tenue; Le Chef indien revêtu
d'un bel uniforme français dont on
lui avait fait cadeau fut reçu
en grande cérémonie. On lui
fit visiter tous les appartements du
Château du gouverneur. Il paraissait
assez gêné dans son nouveau
costume d'officier français, mais
il était tout fier de se voir si
beau et en si belle compagnie.
Ce chef était grand observateur
rien ne lui échappait, il s'informa

de tout ce qu'il voyait, et remarqua
les personnes qui. Devant le gouverneur
et devant lui se tenaient la
tête découverte, Chapeau à la main
ou sous le bras, c'est le Duprit car
il aimait beaucoup son chapeau
à plumes qui le grandifiait et ornait
sa tête. Il demanda donc pourquoi
l'on ne gardait pas le chapeau sur
la tête, on lui répondit que
c'était par commodité. Cette
réponse lui plut, mais il n'était
pas décidé à quitter son chapeau.
Il se retira à l'écart et un moment
après on le voit reparaitre le chapeau
à plumes sur la tête, mais les
jambes nues et sa culotte sous
son bras. Il s'était comme les
autres officiers mis à son aise
le chapeau ne le gênait pas, c'est
la Culotte qui le gênait et il

l'avait ôté par commodité.

Mais tout n'est pas
couleur de rose dans le état de
Marin, le Cap^{ne} Blanc
allait être soumis à une
rude épreuve. Le Navire
le « Singe » faisant avec bonheur
les voyages de la Nouvelle Orléans
était signalé aux croisières anglaises.
Le Cap^{ne} Blanc avait pu voir
dans les journaux que les croisières
Anglais prévus du prochain
passage. Du Navire le « Singe »
venant de tel port, avait ordre
de se rendre au Détroit de Gibraltar
pour le Surprendre au passage.
Le Cap^{ne} avait pu défer les
Croisières, favorisé par la marche
exceptionnelle de son navire
il était déjà dans le port de
Marseille au Moment où les

croiseurs anglais arrivaient au
lieu de l'embuscade.

Mais un jour à la suite de
temps calmes il se vit retardé
dans sa marche entouré de
brouillards et immobile sur
l'océan, il lui était impossible
de profiter des avantages, qu'il
aurait trouvés dans la marche
Supérieure de son navire, si
le vent l'eût favorisé. À travers
les brouillards, il eut vu l'ombre de
plusieurs navires à une petite distance
et en effet, lorsque le brouillard
fut un peu éclairci, il reconnut
trois vaisseaux anglais qui préparant
une Manœuvre dans le but de
l'empêcher du « *Singe* ». Le Cap^{te} Blum
vit de suite le Danger, mais pour
en sortir il lui fallait du vent et
le plus grand Calme continuait de

régnier. Les vaisseaux anglais
avaient mis toute leurs canots
à la mer et avançaient remorqués
à la Rampe, de sorte que en
peu de temps le « *Singe* » fut
environné et forcé de se rendre.
Le Capitaine vit que la résistance
était impossible, il tira sa bordée
et amena son pavillon. Il descendit
ensuite dans son canot pour se
rendre à bord. Deux vaisseaux anglais
Anglais. Arrivé sur le pont l'amiral
le reçoit avec Courtoisie, et comme
les officiers murmuraient des reproches
contre le capitaine, parce qu'il avait
~~tiré~~ sa bordée, l'amiral leur imposa
silence. « Le Cap^{te} ne pouvait se rendre
avec ses canons chargés, dit-il. — Cap^{te}
Vous êtes mon prisonnier, mais vous
serez traité avec tous les égards
que nous pourrions vous accorder.

Les Malles et les effets du Cap^{ne}, dits
ensuite à l'officier, restèrent en
sa propriété et défense est faite
d'en faire la visite. C'était un
bouffeur insensé, car les malles du
Cap^{ne} étaient pleines d'or appartenant
à la Cargaison et tout l'or fut
ainsi saisi. Quel était donc
le Mystère qui avait amené un
si heureux résultat ? Le Cap^{ne}
et l'amiral ~~étaient les deux membres~~
~~d'une société, condamnés depuis~~
~~à se voir~~ ils s'étaient
reconnus au premier abord et le
devoir de cette association qui n'était
alors entre marins qu'une question de
Secours et d'assistance mutuelle avait
produit cet acte de désintéressement
du Lignier anglais.

Cependant le Navire fut livré
à un équipage Anglais et conduit
dans un port d'Angleterre et

tous les marins déclarés prisonniers.
Le Cap^{ne} blanc demanda de
ne pas être séparé de son équipage.
On lui accorda tout ce qu'on pouvait
dans les Conditions où il était,
Mais son chagrin était grand
et sa santé s'en ressentit d'une
Manière sérieuse; Son désir était
de ramener son équipage en France
il en fit la demande; mais il
n'était pas facile d'obtenir cette
faveur. Le Chagrin influença
tellement sa Santé qu'il fut obligé
de se mettre au lit dans un état
alarmant. Une fièvre putride ou
maligne se déclara, malgré tous
les soins dont il était entouré.
Prisonnier sur parole il était libre
dans un hôtel soigné par son équipage
et par le Chirurgien du bord
assisté d'un médecin Anglais.

Le Mal empira en peu de jours
à tel point que le Cap^{me} Blanc
semblait à sa dernière heure et
on le vit s'étendre peu à peu;
les Médecins Français et Anglais
assistaient à ses derniers moments
et déclaraient que tout était fini,
le Cap^{me} était Mort et il fallait
préparer le Courroi funèbre pour
le lendemain. —

Les hommes de l'équipage désolés
s'empresaient autour du lit du défunt.
Le Chirurgien français venait à chaque
instant dans la Chambre jeter un
coup d'œil inquiet; la journée et la nuit
s'écoulaient ainsi, et le lendemain
les apprêts du Courroi funèbre ~~étaient~~ ^{étaient}
faits: Le Cercueil, le drap mortuaire
les insignes de la Marine, etc.; l'équipage
réuni, l'heure de la Cérémonie funèbre
allait commencer.

Pendant ce temps-là que se passait-il
à la Crostat? Les relations postales entre
la France et l'Angleterre étaient assez
lentes, ayant lieu par voies détournées
à cause de l'état de guerre. La maladie
du Cap^{me} Blanc était connue officiellement
et le bruit de sa mort était rapidement
repandue, sans que l'on put avoir un
avis certain à ce sujet. M^{me} Blanc
Dévoilée d'inquiétude, ne pouvant pas
venir au secours de son mari malade,
n'avait de ~~ressources~~ ^{ressources} que dans la prière.

Elle était depuis plusieurs jours
abîmée dans de tristes pensées, attendant
toujours des nouvelles qui n'arrivaient
pas; mais influencée par les bruits
vagues qui circulaient et que l'on ne
pouvait lui cacher entièrement, elle
passait des heures entières agenouillée
devant la ~~Statue~~ ^{Statue} de la Vierge. Elle
passait menait ordinairement avec elle

sa petite fille âgée de trois ans.

Un jour qu'elle était encore plus triste que de coutume, prosternée devant l'autel de la vierge elle pleurait lorsque sa petite fille s'approche d'elle et lui dit : Maman ne pleurez pas papa n'est pas mort, il reviendra sur un cheval tout blanc tout blanc. Allons petite sotte que dites-vous là ? taisez-vous. Maman c'est bien vrai c'est une belle Dame qui me l'a dit.

Cette conversation de l'enfant et de sa mère fit une grande impression sur cette dernière ; elle attendait toujours des nouvelles. Lorsque quelques jours après étant dans sa maison elle voit accourir des personnes voisines qui l'appellent M^{me} Blanc venez vite votre Mari est là, il arrive, il vient de quitter son Cheval il va être là ; M^{me} Blanc accourt se jette dans les bras de son mari, puis elle veut voir le cheval, où est-il ? elle court

le cheval était tout blanc. Cette circonstance remarquable de l'apparition d'une belle dame l'enfant l'avait dit avec la naïveté de son âge et sans en comprendre l'importance, elle n'en a même pas conservé le souvenir mais la mère qui en avait éprouvé une impression profonde ne put s'empêcher d'en ~~donner~~ le témoignage et de rendre grâces à Dieu d'avoir exaucé ses prières et c'est ainsi que dans toute la famille le souvenir en a été profondément gravé avec toutes les garanties de vérité possibles.

Que s'était-il passé en Angleterre ? Le Capitaine Blanc était censé mort, il ne s'agissait plus que de placer son corps dans le cercueil et de le conduire à sa dernière demeure. Le Chirurgien français vint jeter un dernier coup d'œil, la mort était bien apparente ; mais le corps

si avait eu cette froideur complète ni
cette raideur ordinaire du Cadavre. Un
doute s'éleva dans l'âme du Chirurgien
« faites apporter un bain et de l'eau bien
chaude. » Et défaut de baignoire, pour
agir promptement on apporte une
bassine du bord, défoncée d'un côté
on l'emplit d'eau chaude. Trois ou
quatre Matelots prennent le corps du
Capitaine le plongent dans l'eau chaude
et le soutiennent pendant quelques minutes.
Une légère transpiration se produit sur le
front. Le Chirurgien ordonne de chauffer
le lit et le Capitaine y est remis. Le
Chirurgien surveille avec la plus grande
attention il entend un sale faible mais
bien saisissable plus de doute la mort
n'est pas complète. Avec peine l'on
parvient à desfermer les dents et ouvrir
la bouche du malade. une spatule y est
introduite jusqu'au larynx. le râle

devient plus marqué, cette fois le chirurgien
enfonce les doigts dans le gosier du malade
et aussitôt le Cap^{te} rend des matières
glaineuses en putréfaction qui répandent
dans la chambre une odeur infecte.
Grand émoi le Cap^{te} respire et 20 minutes
environ après, il se relève sur son séant
et jette autour de lui des regards étour-
nés il s'informe de ce qui peut être arrivé.
« Cette futaillie dans sa chambre, cela va mal, »
« Ce n'est rien lui, dit on, on s'est baigné
d'étage c'est pour une dame qui est
morte dans le voisinage. » — « Mais les
ancres de marine? » dit il. On s'empresse
de faire disparaître des objets ^{prévenus} si inutilement.
La Convalescence fut prompte
ainsi que l'entier rétablissement, et à
peine étai il remis qu'il reçut son acte
de libération et put partir pour retourner
en France. Il prit donc la voie la
plus courte et cela explique comment

il fut lui même porteur de la nouvelle
de son retour.

Le Cap^{ne} Blanc après quelques
mois d'un repos bien nécessaire
accepta le Commandement d'un
nouveau navire, offert par les armateurs
de Marseille qui avaient en lui la
plus grande Confiance; Confiance
d'ailleurs bien méritée par les bons
résultats qu'il leur avait toujours
donnés dans ses précédents voyages.
Il partit donc de nouveau et fut
assez heureux pour effectuer plusieurs
voyages succésifs, sans incidents
notables. Mais alors, se voyant
en état de vivre très honorablement
sans pousser plus loin sa Carrière
maritime, à l'âge de ~~45~~ ans
il se décida à quitter prochainement
la mer, et annonça à ses armateurs
qu'il entreprenait son dernier voyage.

Il prit d'accord avec eux, ses
Dispositions en conséquence. Il s'agis-
sait de liquider autant que possible
les opérations précédentes, ainsi que la
nouvelle, de ne pas laisser de créances
arriérées, et au besoin d'arrêter d'une
manière régulière les comptes qui
pourraient rester en retard, afin
qu'il n'y eut aucun embarras pour
le successeur du Cap^{ne} Blanc dans
un prochain voyage.

Tout se passa très bien, les affaires
furent facilement réglées, les rentes
d'argent considérables et la Cabine
du Cap^{ne} ^{était} remplie de sacs d'or et
d'argent lorsqu'il effectua son départ
de ~~La~~ Nouvelle Orléans. Il partit
donc après avoir dit adieu à tous
ses amis de cette ville qui lui
témoignèrent la plus grande
Sympathie.

Son voyage fut ^{assez} prompt et heureux.
jusqu'à son entrée dans le golfe du
lion. Là il fut assailli pour une
tempête affreuse qui le jeta en vue des
Cotes de la Ciotat et de Boulogne.

Battu par les ^{lames} ~~flots~~ et menacé de voir
son navire brisé sur les écueils ou englouti
dans les flots, à son dernier voyage et
presque en vue du port, il fait des
efforts inouïs pour échapper au péril.
En ce moment il portait sous ses pieds
les sacs d'or et d'argent qu'il avait
réunis dans ce dernier voyage: à quoi
me servira pensait-il, d'avoir amassé
tant d'argent si tout cela doit être
englouti? il fit alors un vœu, ou pour
 mieux ni exprimer une promesse: Si
je sors de ce mauvais pas, dit-il, si
j'arrive au port je jurerai de ne
plus remettre les pieds dans navire
ou bateau sur mer.

Cependant le bon Dieu à qui il
s'était recommandé, lui vint en aide.
Le Navire résista à la tempête et enfin
après avoir été sous-venté put profiter
d'un changement de vent, franchir les
écueils ~~revenir~~ sur sa route et gagner
le port de Marseille.

Le Cap^{me} Blanc prit donc
ses invalides dans la bonne ville de
La Ciotat. Il les avait bien gagnés
après une carrière si tourmentée, et,
hâtons nous de le dire, pendant un
40^{me} d'années⁺ après son dernier voyage
il n'a plus remis les pieds dans une
embarcation, il a tenu sa promesse
pendant tout le reste de ses jours.

A cette époque La Ciotat était une
ville tranquille et paisible, le Chantier
de Construction était la seule chose qui
lui donnait un peu de mouvement
ainsi que la pêche protégée par

⁺ c'est donc en 1787 ou 88

Les Anciens marins qui abandonnaient
la navigation pour ne plus être séparés
de leur famille. Les jeunes gens
entraient presque tous dans la marine
et s'ils venaient parfois embrasser leurs
parents ils repartaient presque aussitôt
pour un nouveau voyage. Le Chantier
occupait quelques Charpentiers et quelques
Calfats, il y avait fréquemment un
navire en construction et lorsqu'il n'y
avait pas d'occupation de ce côté l'on
construisait de petites embarcations
chaloupes ou Canots pour gagner la
fourme des Charpentiers. Ce n'était
donc pas à comparer au La Ciotat
d'aujourd'hui. La ville n'a cessé
de s'accroître depuis l'établissement d'un
atelier par M^r Louis Benet, et l'acquisition
par les Messageries maritimes de cet
atelier qui aujourd'hui construit de grands
navires à vapeur destinés aux grands

Voyages de l'Inde et de la Chine.

La Ciotat était donc alors un
pays de marins en retraite, où l'on
recueillait la tranquillité en récompense
du travail accompli. Mais la tranquillité
n'est pas de ce monde, et si l'on
jouit d'un repos pendant quelque temps
il est bien rare qu'elle ne soit pas
troublée à un moment donné.

Déjà l'on parlait de troubles, c'était
les préludes de la grande révolution de 89 qui
nous mena à 93. Les Historiens ont
raconté de diverses manières tous les
épisodes de cette révolution qui aurait
pu dans certaines limites produire du
bien, si les intentions du roi avaient
été suivies, mais qui finit par se
noyer dans le sang.

La mort de Louis XVI et l'échappée
en permanence à Paris produisirent en
province des mouvements divers

des gardes Nationales furent improvisés partout, impuissants à maintenir la tranquillité, il y eut des alternatives de calme et de mouvement. Marseille voulut résister aux terroristes de la convention nationale; les Sections s'organisaient et donnaient des armes aux gardes nationales et aux volontaires pour repousser les troupes envoyées contre elles. L'armée commandée par le général Carteaux marcha sur Marseille. Les volontaires Marseillais n'opposèrent qu'une faible résistance et Carteaux avec ses troupes ne tarda pas de paraître aux abords de Marseille. Alors tous les chefs des sections menacés de subir un mauvais traitement sortirent ainsi que tous ceux qui s'étaient mis en évidence pour résister, jugèrent prudent de fuir pour échapper au péril; les uns se cachèrent comme ils purent, les autres quittèrent Marseille et parmi ^{ceux qui restèrent} un grand nombre

payèrent de leur tête le tort qu'ils avaient eu de vouloir résister aux ordres de Paris. Avec Carteaux entrèrent les députés de la Convention et la Terreur fut le nouveau régime établi à Marseille.

La Ciotat était en ce moment tout en émoi, les bonnes gens ne voulaient pas croire aux nouvelles qu'on leur apportait, il y avait bien quelques mauvais sujets à La Ciotat mais en très petit nombre et l'on voyait qu'il y avait du mal car ces gens-là levaient la tête. Le Cap^{me} Blanc était rentré chez lui le Bonne Beune, il faisait la veillée avec sa femme et ses deux filles, lorsqu'à 10 heures du soir il entend frapper à sa porte comme tout à fait extraordinaire à pareille heure à la Ciotat. Qui était-ce donc?

La porte est ouverte et M^r Blanc reconnaît six de ses amis de Marseille y compris ses Anciens armateurs, tout pâles harcelés de fatigue. Ils viennent lui demander l'hospitalité: "Nous avons quitté Marseille pour fuir la terreur et sauver nos têtes. Croyez l'obligeance de nous abriter le temps de nous reposer, et si vous le pouvez donnez nous à manger. Nous n'avons rien pu prendre depuis 20 heures, et sommes obligés de nous cacher. Nous allons à Coulon où nous espérons pouvoir nous embarquer pour un pays étranger."

Ces pauvres gens, se reposèrent et prirent des aliments qui leur donnaient la force de continuer leur route; mais au lieu de partir par voie de terre ils prirent la Mer. Le Cap^{me} Blanc avait à sa disposition un de ses anciens maîtres d'équipage qui avait quitté la

navigation au long cours et avait armé un bateau de pêche. Cet homme devint recueilli à son bord les six négociants de Marseille déguisés en pêcheurs. L'embarquement se fit sans bruit et à l'insu de tout le monde, l'embarcation se dirigea vers Coulon, et le lendemain elle rentrait. La pêche n'avait pas été heureuse, les filets n'étaient pas en bon état; telle fut l'explication du pêcheur. Cependant l'armée de Cartaux après avoir installé le nouveau régime à Marseille s'avança vers Coulon pour en faire le siège. Ce jeune général improvisé n'était pas fort, il marcha pourtant, ses troupes avançant par diverses routes et une division passant par La Crotte y arriva pendant la nuit. Les soldats ayant besoin de repos, et ne voulant pas perdre de temps se repandirent dans la ville et se couchèrent par terre dans

les rues, le long des maisons. Les
rues, il faut l'avouer, étaient alors jonchées
de paille qui pourrisait et faisait de
l'engrais. Als regner les pouvait encore
servir de Matelas à ces pauvres soldats
qui marchaient où on leur disait d'aller.
Les habitants virent dès le matin tous ces
hommes endormis sur le sol. Les rues étaient
jonchées de hommes revêtus d'un uniforme
vert: c'étaient les Allobroges.

Cette démonstration n'était pas faite en
vain. Les Soldats allaient à Coulon, mais
~~sur un~~ par là on installait la terreur
sans résistance à la Ciotat.

M^r Blanc était très estimé à
la Ciotat; il n'avait peut-être pas
d'ennemis. Mais quand il y a de mauvais
sujets et que la rage des partis
s'en mêle on a tout à craindre.
Quasi sûr Out-il se tenait sur ses
gardes.

Un jour il entend un bruit un
bruit extraordinaire pour la Biot
il sort pour en demander la cause
et il lui fut fait cette sorte de réponse.
« On veut te pendre M^r Ladewig.
Tout à l'heure c'est votre tour ».
C'est qu'en effet on ne larda pas
à venir chez lui, mais on ne le surprit
pas. Il avait pris des précautions
pour ne pas être surpris.

Pendant une quinzaine de jours
ce furent des angoisses terribles pour
sa femme et ses enfants. Il avait
commandé la garde nationale pour
maintenir le bon ordre et c'était
grâce suffisante contre lui: il se
momentanément mis hors la loi.
Retiré à la Campagne près
la Ciotat il s'y tenait caché. Un
le jour sa femme et ses enfants
le quit pour voir si les tenaient.

et la nuit il couchait aux champs
dans son hamac, suspendu tantôt
dans un olivier tantôt dans l'autre.
Il put ainsi traverser les mauvais
jours pendant lesquels il faut le
dire les mauvais Sujets ne le ~~recherchaient~~
recherchaient pas sérieusement. Contre
de lui faire peur en le cherchant
dans son Domicile en ville ils ne
poussèrent pas plus loin leurs investi-
gations.

Pendant ce temps les révolutionnaires
se livraient à toutes sortes d'excès
les orgies les plus ignobles, les chants
les plus dégoûtants se produisaient
dans la rue et quand on n'attaquait
pas les personnes c'était les images
des saints que l'on allait briser,
les Chapelles furent pillées, les statues
de la vierge et des Saints traînées dans
la boue sur la place publique.

On en fit un feu de joie, d'effrayantes
guillemes brûlaient, l'on chantait le
ca-ira en exécutant tout autres
dances idoleuses et en vociférant
des blasphèmes. La Bonne peuple
était consternée, mais les mauvais
sujets ajoutaient encore le sarcasme
à l'insulte. Un de ses farceurs
poursuivait les femmes traquées de
Ségotes en leur criant: «miao»,
et autres aménités.

Mais par bonheur, tout cela eut
une fin et une fois bien triste
pour la plupart de ces misérables.
L'ordre fut enfin rétabli, les rues
se cachèrent et la maladie et la
mort furent le prix de leurs crimes.
L'un mourut en criant «miao»,
«miao»; Un autre dans son
impénitence poussait des gémissements
et criait «n'ai troon fa» (j'en ai

fait) A une bonne âme qui
l'assistait dans ses derniers moments
et lui exhortait au repentir en lui
Disant : a tous pechi miséricorde, il
répondit avec des imprecations :
« Vous Dieu qui n'avez voulu for-
mer la République » et il reprit
dans son impénitence.

Enfin les honnêtes gens purent
respirer sans crainte. Le Cap^{me} Blanc
retra à la Ciotat et reprit son
train de vie accoutumé.

En quittant la mer, il avait
fait se faire un règlement pour
sa journée; habitué à dormir peu
il se couchait tard et se levait de
bonne heure. La chambre qu'il
avait choisie était située au 2^e
étage de sa maison qui s'élevait
sur la Casse au bord de la mer
et avait en façade toute l'étendue

Du golfe. De là il surveillait le
passage des navires en attendant l'heure
du déjeuner. Il pouvait se nourrir des
souvenirs de son état, il critiquait la
manœuvre s'il la trouvait mauvaise et
donnait de loin des conseils aux
navigateurs qui ne se doutaient pas
qu'un ancien Capitaine s'occupait
d'eux sur les rivages de la Ciotat.
Il fallait le voir dans les jours
de tempête, le porteur à la main
braqué sur le navire quelquefois en
détres. Après le déjeuner le Cap^{me}
Blanc allait au Café des Capitaines Mammes
et là ces hommes ^(se retrouvant à heure fixe et) retraités se complaisaient
dans les souvenirs de leurs voyages. Le
temps s'écoulait et l'heure de rentrer
chez soi arrivait.

Lorsque l'écrivain l'a connu, le
Cap^{me} Blanc était un beau vieillard
de grande taille et peu d'embonpoint.

Bien conservé, exempt de toute infirmité, il avait dû être très vigoureux. Un jour dans un voyage aux antilles, il avait été invité dans une habitation. On y était en nombreuse compagnie mais en toute liberté. On y faisait des tours de force des sauts périlleux et divers autres exercices à qui mieux mieux. Le Cap^{me} Blanc avait le dessus, le Maître de l'habitation lui dit alors: «vous êtes notre maître pour la force et pour la dextérité, mais j'ai un nègre qui pourrait peut-être vous en remontrer». — «faites le venir dit le Cap^{me} Blanc j'aime bien que l'on m'apprenne quelque nouveau tour». Ensuite l'on vit arriver un grand nègre, taillé en Hercule. Voici quel était le jeu proposé: On s'asseyait par terre l'un vis à vis de l'autre, pied contre pied; puis prenant tous deux le même

baton et chacun tenant de son côté il fallait que l'un des deux cedât, et celui qui entraînait l'autre vers lui avait gagné la partie. — Le nègre était très fort et ne pliait pas le Cap^{me} non plus les forces s'équilibraient; enfin le cap^{me} plus adroit parvint à relever le nègre toujours par la force des bras et des jambes et le fit passer par dessus son tête. Le pauvre nègre confus du saut périlleux et digne d'un acrobate qui s'y prenait de faire malgré lui ne demanda pas à renouveler l'épreuve.

Une autrefois à la ciotat contraindre sur le chemin de la campagne par un âne d'un coup de poing il asfomma le pauvre animal et en eut de suite un grand regret.

Une histoire plaisante qu'il nous a racontée. Un chat sauvage faisait beaucoup de dégât dans le pays et les bons compagnons ne savaient

Comment s'en débarrasser. Le
Cap^{ne} Blanc s'en chargea. Il
avait l'intention de se servir pour
cela d'une arme qu'il avait
apportée d'Amérique. C'était un
Sarbacane c'est à dire un tube
en bambou dans lequel on introduit
une flèche légère mais garnie dans
toute sa longueur d'un dur végétal
qui remplissait le vide de l'instrument.
On soufflait dans le tube et la
flèche partait avec plus ou
moins de force. Il prit donc
son arme se cacha et attendit
son gibier qui ne tarda pas d'arriver
et se mit à tourner autour d'un
objet qu'il convoitait. A ce moment
la flèche part et on entendait ~~elle~~
frôlements aigus et plaintifs
le Matou était atteint, mais de
telle façon qu'il paraissait avoir

Deux heures au lieu de
Le Cap^{ne} court après le poisson
ravail sa flèche mais ~~il~~ avait
disparu et on ne le revit jamais.
Le Cap^{ne} était d'une exactitude
extraordinaire, il avait pris ses habitudes
montre en main. Comme il avait ~~gagné~~
de fumer, s'il s'agissait de fumer une
pipe, il consultait sa montre pour voir
si l'heure avait sonné. Un jour
pendant une causerie que j'écoutais avec
beaucoup d'intérêt, M^r Blanc tout en
continuant de parler couvrait sa pipe,
il avait préparé son briquet et son
amadou et il avait l'air d'attendre.
il avait déjà deux fois consulté sa
Montre, enfin à la troisième fois
il découvre les aiguilles et avance
l'heure d'une demi-minute; à son
impatience d'allumer sa pipe il
avait compris que sa montre devait

retarder, mais l'exactitude étant
de rigueur pour lui, il fallait que
l'homme eût sonné.

Il ne savait pas refuser un
service à un ami; il avait prêté
30 000 francs à une personne ^{littéraire}
avec laquelle il était en rapports
d'amitié. Cette personne était obérée
et le Cap^{te} lui ayant prêté unique-
ment pour l'obliger ne demandait
pas d'être remboursé, ^{quant} ~~lorsque~~ vint
le moment où les assignats avaient
perdu toute leur valeur. Ce fut ce
moment que choisit son débiteur
pour rendre les trente mille francs
en papier. Vainement il lui objecta
qu'il ne demandait pas le remboursement
immédiat, que le papier n'avait
plus cours, que c'était mal reconnaître
le service qu'il lui avait rendu: Ce fut
une peste sèche, les 30 000 fr. devaient pendre

longtemps à allumer le feu de la cuisine.

Un autre de ses amis lui avait
emprunté 3000 fr., c'était un honnête
homme, mais là où il n'y a rien le roi
perd ses droits. Un jour, cet ami
grand chasseur, vient le trouver avec
un ancien et long fusil sur l'épaule, et
lui tient ce langage: « Mon cher
ami, je te dois 3000 francs, et
je ne puis pas te les rendre. Je ne
possède qu'une chose; ce fusil, mon
compagnon de chasse; avec ce fusil
j'attends le gibier à ~~des~~ grandes distances,
c'est une arme incomparable, je
me fais vieux et ne veux pas que
~~celle~~ tombe en des mains inconnues.
Je te la donne, quoiqu'il m'en coûte,
beaucoup de m'en séparer. Tu pourras
t'en servir avec agrément. »

Ce fusil que nous avons eu dans
les mains et dont le canon marque

du nom du nom du fabricant. Vincenzo
Cominasso était de fabrication espagnole.
Nous avons avec ce fusil frappé le
gibier à longue distance. à 100 pas il
ne fallait pas hésiter de tuer. La
forme était... d'une longueur inusitée
aujourd'hui et d'un calibre un
peu plus fort que le 12. Ce fusil
doit avoir peut être plus de 1/2 dans
il était à pierre et a été remis à piston
et sert encore dans les grandes occasions
pour le gros gibier.

C'est ainsi que le Cap^{te} Blane
fut remboursé par ses amis de l'argent
qu'il leur avait prêté. Nous ne citons
que ces deux exemples pour ne pas
trop nous étendre sur des faits qui ne sont
malheureusement que trop fréquents et d'ailleurs
de peu d'intérêt.

Nous pourrions parler des parties de
Chasse dans les forêts de Cuges et

Troublanche où le Capitaine Blane
était souvent invité dans son jeune
temps. La Chasse au Sanglier était
alors pratiquée avec tout l'accessoire
de Chiens, de gardes-Chasse, de cavaliers
et de piqueurs; Chaque Chasseur était
armé d'un fusil double muni d'une
bayonnette servait au Capitaine Blane
pour cette Chasse, il était dans la Collette
avec le fameux fusil espagnol.
La Grande Vénie était alors praticable
et le gros gibier était toujours facilement
et à souhait découvert et tué. Le maître
de Cuges n'avait qu'à dire à son
garde-Chasse de lui porter 3 perdrix
1 lièvre ou deux bécasses selon la saison
il était servi à souhait, un tour
dans la forêt ou dans les champs
et c'était fait. Les temps sont bien
changés; Comptez sur votre chasse d'aujourd'hui
pour votre dîner du jour et vous risquez

de faire fort maigre chie.

Pendant nos visites à la Ciotat
notre ayeul nous engageait quelquefois
à faire une partie de pêche avec son
voisin et intime ami le Cap^{me} Flavi
retraité. Nous allions alors visiter les
filets à 3 mailles et nous apportions
toujours du poisson frais. Jamais
notre ayeul ou nous a accompagné
il avait fait vœu de s'abstenir de
la Mer.

C'était surtout pour la fête du
15 Août que nos visites à la Ciotat
nous étaient demandées, par une invitation
de notre vénérable ayeul. Cette fête
avait alors une importance locale
considérable et tous les habitants haut
placés de la Ciotat se faisaient un
devoir de contribuer à son éclat
par leur présence et celle de leurs
invités. Cette fête du 15 août est

Maintenue selon l'usage, mais elle
n'est plus suivie avec autant d'intérêt
et passe à peu près inaperçue sauf
pour les gens du pays. —

C'est ainsi que notre ayeul continuait
comme un patriarcat, des jours paisibles
et heureux. Dès qu'il arrivait au Cap
des moines il trouvait son fauteuil libre
et il allait s'asseoir à sa place habituelle.
Là parfois un étranger était suivi ce fauteuil
dès que le Cap^{me} Blanc apparaissait
une voix obligeante expliquait la chose
et de suite l'étranger se levait pour
laisser libre le fauteuil réservé. Il
pouvait espérer de vivre encore longtemps
entouré de sa femme de ses enfants et de
ses petits enfants, mais il eut le malheur
de perdre son épouse d'une mort
prématurée. Une Maladie ne présentant
en elle même aucun danger fut la cause
indirecte de sa mort. Elle avait pris

sur l'ordonnance du Médecin une
portion Calmante qui devait lui procurer
en même temps quelques heures de sommeil.
Elle s'endormit, mais pour ne plus se
réveiller; une erreur de Dose seule
pouvait expliquer un pareil événement.
Nul doute que le pharmacien s'était
trompé. Le Cap^{ne} Blanc supporta
ce grand Chagrin avec résignation, et
attendait d'aller rejoindre son épouse,
mais sa forte Constitution lui ^{conserva} ~~réserve~~
encore la vie pendant de Nombreuses
années: il arriva à l'âge de 82 ans
sans infirmités d'aucune espèce et
sa bonne santé faisait espérer à sa
famille qu'elle le garderait longtemps
encore. Une imprudence qu'il commit
le conduisit en peu de jours au Tombeau.
Par un hiver des plus rigoureux,
n'ayant pas l'habitude de se gêner
il quitta son feu pour aller au fond

Du jardin; il faisait Nuit, le froid
intense le surprit; il se sentit glacé.
Une fluxion de poitrine fut le résultat
de cette imprudence, et dura ce que
Dure ordinairement cette Maladie.
Le Médecin, dès le début augura mal
~~de~~ la cause de la violence avec laquelle
elle éclata, toutefois il permit qu'on
lui laissât fumer la pipe d'usage
jusqu'au ^{son} dernier moment. —

Le Cap^{ne} Blanc reçut les sacrements
de la religion et rendit son âme à
Dieu avec la résignation et la
Confiance de l'homme qui a toujours
eu à cœur de remplir tous ses devoirs.

2e temps

direction
vent

flor

direction
vent

3e temps

laine arrivée
sur le piquet de la ville

direction
vent

sur le piquet

4e temps